



*Le mur
qui nous enferme*

par Michel Seonnet



Quel silence !

Voici qu'on dresse des murs à nos frontières, on repousse, on bastonne, on tue, on enchaîne, on humilie, on déporte, on affame, on perd dans le désert, on livre à la soif, aux chacals, aux soldats excités, aux marchands, aux trafiquants, à la noyade, aux blessures, aux accouchements à la sauvette, au froid, à l'extrême chaleur, à la maladie, au désespoir, aux fonctionnaires corrompus, à la bastonnade encore, à l'humiliation, à la faim, aux chaînes, à la déportation, à la mort - cercle sans fin, milliers de victimes, seulement deux manières pour en sortir : passer ou mourir.

Tout cela en notre nom.

Pour notre bien.

Avec notre consentement.

Et la signature de notre silence.

Bien sûr ce n'est pas joli joli. On commissionne pour savoir comment on pourrait faire ça proprement, humainement, on a bien remplacé la pendaison par des piqûres indolores, il doit y avoir moyen de faire ça sans douleur, sans cris, sans violence visible.

En notre nom.

Pour notre bien.

Le système du mur de protection n'est-il pas désormais le modèle universel de développement de notre confort? Et le système du contrôle, aussi, savoir qui a le droit de vivre à l'intérieur des murs, sous sa protection. Toutes ces résidences, déjà, derrière de hauts-murs. Toutes ces expulsions de ceux qui n'ont pas droit de cité.

En notre nom.

Pour notre bien.

Voici que le monde, une fois encore, est partagé en deux. Mais cette fois-ci, délibérément. Explicitement. On dit haut et fort que de notre gâteau, il n'y en pas pour tous. Que nous ne pouvons pas le partager. Pour que nous restions avec notre confort, il faut que les autres restent dans leur misère. Mais que nous puissions quand même profiter de leur cacao, de leur café, de leurs diamants, de leurs haricots verts, de leur bauxite, aux prix que nous décidons, que les actionnaires de nos sociétés pétrolières puissent se gaver des bénéfices de leur pétrole, qu'on puisse déverser sur leur marchés nos surplus à bas prix de poulets congelés, etc., etc. Mais qu'ils restent chez eux, derrière le mur.

Pour notre bien être.

Puisque nous ne disons rien.

Puisque même les belles âmes habituellement protestatrices tournent discrètement la tête.

La solidarité des exploités n'est-elle plus qu'un vain mot?

La conscience de notre propre dignité est-elle aussi passée à la trappe d'un soi-disant réalisme?

Le seul réalisme du monde c'est l'inépuisable désir des hommes et des femmes à aller et venir, à toujours chercher ce qu'il y a de mieux pour eux, pour leurs enfants - contre cela, les murs ne peuvent rien.

Le seul réalisme c'est de répondre à ce besoin de libre circulation, de laisser les hommes et les femmes aller et venir.

L'homme vaudrait-il moins que les marchandises?

Ce qui fut la principale revendication des autrefois "pays de l'est"

est-il inacceptable pour ceux du sud?

Leur mur est tombé, le nôtre doit tomber aussi - comme doivent tomber tous les murs derrière lesquels des nations croient pouvoir se protéger. Un monde à sens unique est un monde condamné.

Comment peut-on accepter que notre monde, de ce côté-ci du mur, fasse commerce de nos désirs d'exotisme, de nos envies d'aller voir ailleurs, et que cela soit refusé à un habitant de Dakar ou de Conakry, que le simple tourisme lui soit interdit?

La question est de savoir dans quel monde nous sommes prêts à vivre. Pour ma part, je ne veux pas vivre derrière un mur.

Je ne veux pas d'un bien-être qui ne se maintient qu'en tenant à distance la misère des autres.

Je ne veux pas non plus avoir à choisir des immigrants comme des bestiaux à la foire, des filles dans un bordel.

" Pas un n'est libre avant que tous ne soient libres ", disions-nous.

Pas un ne sera heureux avant que tous ne soient heureux.

Le mur enferme des deux côtés.

Nous ne pouvons pas être heureux.

Notre bonheur passe par des décisions simples.

Et parmi celles-ci : l'attribution d'un visa à toute personne souhaitant venir en Europe (hormis pour raison de police avérée).

Mais ils vont nous envahir!

Il y a toutes les raisons de penser que non.

Ils ne vont pas " nous envahir ", parce que qui dit venir dit aussi

aller-venir. La grande majorité des immigrants venus en France depuis la dernière guerre sont un jour ou l'autre repartis chez eux. Ce qui aujourd'hui fige les immigrants, c'est que chaque arrivée se fait au prix d'une telle bataille, qu'il est hors de question de repartir, j'y suis, j'y reste, et dès que je peux je fais venir ma famille.

Paradoxalement, la fermeture des frontières accroît la sédentarisation des migrants.

Ils ne vont pas " nous envahir ", parce que contrairement à ce que laissait croire cette parole indigne, ce n'est pas " toute la misère du monde " qui va venir, mais une infime partie, changer de continent est un défi auquel seule une minorité se risque, l'immense majorité des réfugiés, des migrations, se faisant de pays proche à pays proche.



Ils vont d'autant moins “ nous envahir ” que nous accepterons de mettre en place avec les pays d'origine un véritable partenariat nécessitant transferts de capitaux tout autant que transferts de technologies.

Ils ne vont pas “ nous envahir ”, parce qu'il y a toutes les raisons de penser que la libre circulation des personnes sera par elle-même un facteur de développement, que la possibilité d'aller et venir sera une chance pour que, justement, compétences et techniques puissent durablement circuler.

Il faut simplement un peu de courage.
D'ambition pour l'avenir.

Il faut simplement que nous souhaitions véritablement être heureux.

M.S.

